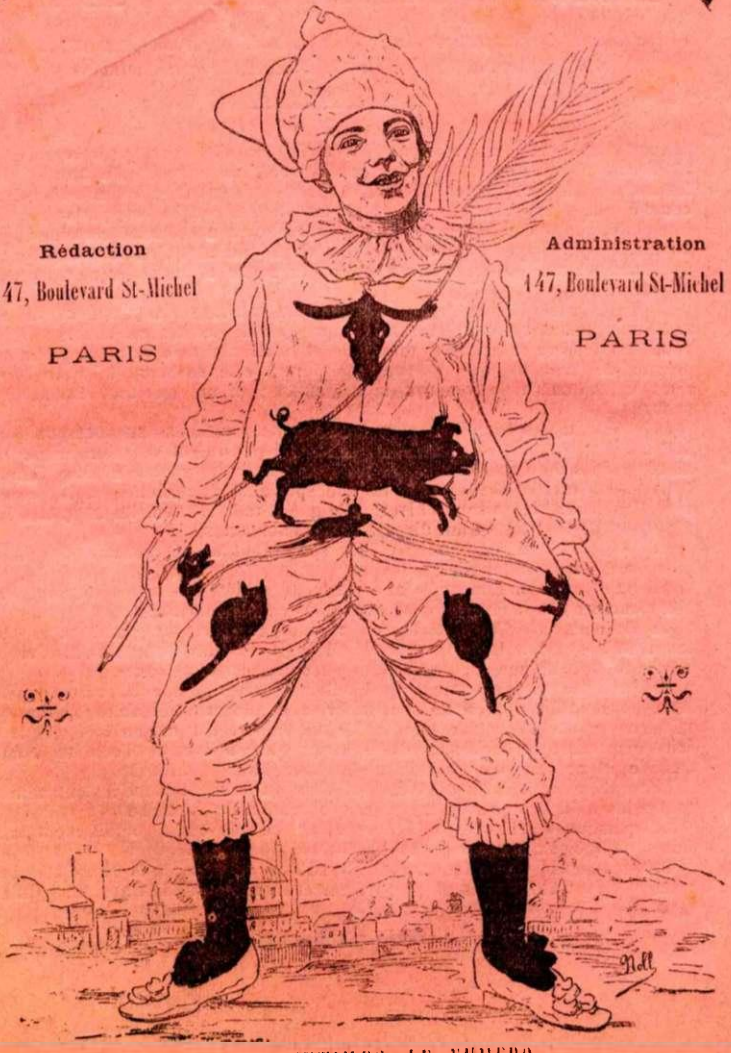
7E/8E/204/15

N° 6

1re Année. 31 mars 1893.

LES PAILLASSES ORIENTAUX ET OCCIDENTAUX

Revue politique bi-mensuelle



Rédaction
147, Boulevard St-Michel
PARIS

Administration
147, Boulevard St-Michel
PARIS

10 CENTIMES LE NUMERO

DIPLOME DE MÉRITE DE LONDRES 1881

SUCCÈS DU JOUR

BALSAMINE ORIENTALE

ARTICLE DE TOILETTE SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉ AUX DAMES

Préparation pour conserver la fraîcheur du teint, le moelleux de la peau et la préserver de l'action du soleil et des grands froids.

Aux nombreuses préparations inventées jusqu'à présent pour corriger les imperfections naturelles, conjurer ou réparer les outrages du temps chez les dames, on doit ajouter la **Balsamine Orientale**, invention toute récente et qui se recommande sur la plupart de ses congénères par sa parfaite innocuité, son odeur délicieuse, comme aussi par son efficacité certaine et par la variété des usages auxquels elle peut servir. En effet, l'on peut employer la **Balsamine Orientale** pour le visage, les mains et toutes les autres parties du corps.

Le **Visage** est le siège fréquent de BOUTONS, DARTRES, GERÇURES, CREVASSES, TACHES DE ROUSSEUR, etc., etc. On peut se garantir contre ces affections et on peut s'en débarrasser en essuyant matin et soir la figure avec un linge fin imprégné de **Balsamine Orientale** pure ; elle conserve la peau et lui rend la FRAICHEUR, le VELOUTÉ, la BLANCHEUR ; en un mot tout l'éclat de la BEAUTÉ

Les médecins la prescrivent avec succès contre les TACHES DE ROUSSEUR attribuées à l'action du soleil et pour celles qui pourraient se montrer sur les autres parties du corps, comme sur les **seins** et le visage des dames enceintes.

La **Balsamine Orientale** est une spécialité de toilette employée avec succès pendant la saison d'hiver; elle guérit radicalement les GERÇURES DES LÈVRES et de la PEAU et fait disparaître les ENGELURES.

La **Balsamine Orientale**, dès son début, a été reconnue comme le plus précieux dermatophile.

Adoptée par le harem impérial et la haute société des dames d'Orient, elle a été surnommée la favorite des harems des palais Impériaux.

La **Balsamine Orientale**, en un mot, remporte un grand succès dans les maladies générales de la peau; elle agit sur les petits enfants avec la même supériorité que sur les grandes personnes des deux sexes.

La peau du visage devient quelquefois le siège d'une affection appelée **Morphée**. Elle se présente sous la forme de taches semblables à celles que fait une goutte d'eau sur une feuille de papier. Un moyen très simple de faire disparaître ces taches est de se laver d'abord avec de l'eau (UN VERRE) saturée d'une cuillerée à bouche de **Balsamine Orientale**.

Elle enlève supérieurement bien tout le feu du rasoir et calme instantanément toutes les irritations occasionnées par l'opération de la barbe.

Les personnes habituées à se faire raser, se trouveront parfaitement satisfaites du précieux usage de la **Balsamine Orientale**.

DÉPOT GÉNÉRAL à Constantinople, Grand'Rue de Péra ; à la Pharmacie britannique, J. CANZUCH, seul préparateur et inventeur de la BALSAMINE ORIENTALE.

Prix : 3 fr. 50.

1re Année — N° 6 — 31 mars 1893

LES PAILLASSES ORIENTAUX

ET OCCIDENTAUX

Revue politique bi-mensuelle

ABONNEMENTS :

FRANCE, UN AN. . **3** fr. **50** | UNION-POSTALE, UN AN. . **5** fr.

NICOLAS NICOLAÏDÈS

DIRECTEUR FONDATEUR

147, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 147

PARIS

SOMMAIRE : Les Achilles contemporains. — Un paillasse allemand. — Paillassonneries internationales *(suite)*. — D'Orient à Grand-Orient. — Une leçon au docteur. — Canard. — Un enfant terrible. — Au pays Wallon. — Les bons camarades.

LES ACHILLES CONTEMPORAINS

Un des spectacles les plus bizarres qui se présentent à chaque instant dans certains pays d'Occident, au moins une fois par semaine, et même quelquefois davantage, est assurément celui-ci :

Deux, trois ou quatre personnages bien mis, sur la grande scène qui se déroule quotidiennement devant l'immense public, au cours d'une conversation animée, se prennent subitement de querelle, se jettent à la figure des impertinences, quelquefois une paire de gants, ou, mieux encore, de gifles, comme dans les comédies ou à la Chambre des députés de France du temps de M. Constans. D'autres acteurs de la grande farce sont là qui essayent d'intervenir.

Point d'affaire. Il y a eu outrage, et des choses terribles vont être la conséquence des avanies lancées par les uns, essuyées par les autres. On aura recours aux armes, au fer aigu qui embroche le plus intrépide comme un simple poulet,

à la poudre sans fumée et au plomb pas si gros qu'une noisette, qui traverserait l'anneau d'une fiancée à cinquante mètres de distance.

On se rend sur le terrain avec des boîtes et tout ce qu'il faut, non pas pour écrire, comme dans les anciens vaudevilles de Scribe, mais pour procéder à un massacre en règle.

Les deux champions (car il n'y en a jamais que deux dans chaque rencontre, mais chacun vaut une armée) sont placés à vingt-cinq pas, l'un dans l'attitude d'Achille, l'autre avec la contenance d'Hector, ou, pour être mieux compris des modernes, l'un ressemblant à Bayard et l'autre aussi crâne que Duguesclin.

Une voix retentit : Feu !

Deux coups éclatent, deux balles sifflent.

Deux cadavres sans doute ? Mais non, personne d'atteint. Les témoins même n'ont rien attrapé, malgré l'obliquité de la ligne suivie par chaque projectile.

Après quoi, chacun se tourne vers un dieu invisible, qui s'appelle l'Honneur.

On lui dit en chœur :

— Es-tu satisfait ?

— Si je suis content ! répond l'autre en frottant ses mains aériennes : pouvez-vous bien me le demander ?

On appelle cela *se battre*.

D'autres reviennent la semaine suivante, qui, comme les jours précédents, se battent et se ratent, et, quelques jours après, avec de nouveaux assaillants, se rebattent et se reratent, ayant eu à vider plusieurs querelles simultanées. Au glaive, c'est plus grave. Cependant un médecin est là qui arrête toujours le carnage au premier sang.

Voilà pourquoi J.-J. Rousseau était bien exagéré quand il s'écriait d'un ton lugubre et dramatique :

— Qu'en veux-tu faire de ce sang ? Bête féroce, le veux-tu boire ?

Lorsque deux ouvriers se pochent dans un simple pugilat, ils en font couler bien d'autre de leurs narines et de leurs écorchures réciproques. Parfois même, si le compas ou le marteau s'en mêlent, il y a un mort bien plus souvent que dans les duels des élégants.

Il faut se réjouir de ce que ceux-ci ne sont que ridicules. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, les motifs de ces combats abracadabrants ne valent pas une pichenette, et il est très bien que la chose se passe ainsi dès l'instant que, à la suite de certaines chicanes, il est dans les mœurs qu'il doive absolument se passer quelque chose.

En dépit des conventions tacites, il arrive pourtant, mais de bien loin en bien loin, qu'un maladroit ou un grincheux tue son adversaire, même quand il n'a pas un véritable et atroce outrage personnel à venger.

L'auteur d'un tel méfait est toujours mal vu, et les habitués de ces sortes d'affaires le tiennent désormais presque en aussi grande mésestime que s'il avait préalablement décliné la rencontre.

Il suffit, en tous cas, qu'il y ait eu quelquefois mort d'homme à la suite des duels contemporains pour que les législateurs aient songé à les réprimer.

En France, en Allemagne, en Italie, en Espagne, les tendances répressives de la loi ont à peu près avorté.

La Belgique veut traiter les choses plus sérieusement. Le Sénat de Bruxelles est saisi d'une loi contre le duel punissant les provocateurs, les témoins et les journaux qui ont publié le compte-rendu, de peines variant de un an à cinq ans de prison.

Quand la bataille se bornera, comme c'est presque toujours le cas, à une amusette, ce sera une punition bien sévère ; quand par hasard il y aura mort d'homme, elle ne le sera pas assez.

En résumé, les comptes-rendus des duels que publie si complaisamment la presse, toujours les mêmes, et dont le cliché n'a en blanc à l'imprimerie que des espaces réservées aux noms

des intéressés et des témoins, ont pour conséquence de provoquer invariablement les haussements d'épaules du public auquel ils s'adressent, et qui n'en achève pas toujours la lecture.

L'immense majorité des Occidentaux rit de l'homme qui, en redressant ses moustaches, traite de *lâche* celui qui considère comme oiseux d'aller perdre son après-midi au fond d'un bois, ou toute une journée, à la frontière de son pays, pour procéder à une opération où il est convenu d'avance qu'on se manquera à vingt-cinq pas, ou qu'on échangera une poignée de mains à la première déchirure.

Le dénouement dramatique du duel qui vient d'avoir lieu à Lyon, sur l'ordre de leur colonel, entre deux sergents-majors liés d'amitié, qui avaient eu le malheur d'échanger des soufflets, n'infirme en rien l'ensemble de ces réflexions.

L'un des adversaires a péri parce que, malgré la présence du prévôt d'armes, il s'est dans un faux mouvement jeté sur l'épée de son ami qui lui a traversé la poitrine.

CH. MARIE-LAURENT.

PAILLASSES ALLEMANDS

Il porte une couronne, un glaive à la ceinture, presque un sceptre à la main.

Il est baron, et, hier encore, il trônait comme un potentat sur une vaste région, ayant une armée à ses ordres, et menant les populations comme du bétail.

Il résumait dans sa personne le prestige et la puissance d'un grand Empire, de l'Empire qui, par l'abus qu'il a fait de sa force, est cause que l'Europe, depuis plus de vingt ans, se ruine pour équiper et pour armer jusqu'à son dernier homme.

La nouvelle que le baron de Soden, gouverneur impérial de

l'Est africain, a pris la fuite, comme un vulgaire filou, sur un navire anglais, a jeté la stupeur dans Berlin, qui se demande avec anxiété si c'est là un commencement, et si la Germanie va avoir à enregistrer un Panama colonial.

Le vice-roi de l'Afrique allemande s'est, paraît-il, conduit là-bas comme jadis l'Espagnol Pizarre au Pérou, faisant vendre hommes et femmes pour son compte personnel, pillant et massacrant les tribus qui résistaient, empochant à son profit une part de l'ivoire et des produits destinés à son gouvernement.

En huit mois, il s'est enrichi de plusieurs millions, et, apprenant que, sur de fréquentes dénonciations, il allait être l'objet d'une enquête sérieuse, il a ficelé au plus vite ses paquets, sans rien oublier de ce qu'il avait si honnêtement gagné, et a filé sur Bombay.

Depuis cette escapade burlesque, s'est produit au cœur même de la capitale de l'empire l'incident Ahlvrardt qui pourrait bien être le prélude d'un scandale pauamique plus gros encore que ceux de Paris et de Rome.

Nous attendrons, pour en parler, que ce député ait apporté les preuves par lui annoncées.

CHARLES DE PONTIVY.

PAILLASSES POLITIQUES

COMÉDIE EN PLUSIEURS ACTES

ET AUTANT DE TABLEAUX. — (Suite)

IIe TABLEAU.

La scène représente les deux Dahabiés au mouillage pour la nuit ; sur la berge ombragée par des sycomores, un café arabe rustique bâti en terre ; devant la porte, une tonnelle formée par un magnifique cep de vigne, des cages à poules gar-

nies de matelas effondrés, servant de divans. Sur l'un d'eux sont accroupis trois vieux fellahs en turban rouge, filant de la laine ; une petite fellahine d'une douzaine d'années sert les consommateurs.

Pulcinella et Punch suivi de son bouledogue Plum debarquent de la Dahabié anglaise.

PUNCH (*à Pulcinella*). — Aoh ! good fellow, tu connais l'endroit, dis-tu ?

PULCINELLA. — Si, signor Magnificentissimo, voilà plus de dix ans que ze fais mestier de piloter les nobles étranzers dans ce pays du diable du Caire aux cataractes, il n'y a pas un trou de fellah que ze ne connaisse.

PUNCH. — Et que trouve-t-on dans celui-ci, pour passer décemment la fin d'un dimanche ?

PULCINELLA. — Comme dans tous les autres, signore Magnificentissimo, du café à l'arabe ?

PUNCH. — Et puis ?

PULCINELLA. — Des Arabes au café.

PUNCH. — C'est pas riche.

PULCINELLA. — Oh ! non ! ni les Arabes, ni le café.

PUNCH. — J'avais lu ça dans mon Bœdeker : aussi j'ai pris mes précautions. (*Il tire de sa poche une bouteille de gin.*) Aoh ! the bar-maid ! ! ! do you speak english ?

LA FELLAHINE (*en français*). — Je ne comprends pas, seigneur.

PUNCH. — Tu comprends cependant le français.

FELLAHINE. — Comme vous voyez, seigneur.

PUNCH. — Pourquoi ne parles-tu pas anglais ? Il me semble qu'ils sont les maîtres ici.

FELLAHINE. — Pas pour toujours, s'il plaît à Dieu.

PUNCH (*levant le poing*). — Si tu oses le répéter, carogne, je cogne.

FELLAHINE. — Vous êtes donc Anglais, seigneur ?

PUNCH (*avec emphase*). — J'ai cet honneur, petite mal blanchie.

FELLAHINE (*à part*). — J'aurais dû m'en douter, à ses cheveux rouges, et à son nez plus rouge encore. Mais je n'en avais jamais vu d'aussi petit, ni d'aussi mal bâti.

PUNCH. — Que mâches-tu entre tes dents, vilaine drôlesse ? Sers-nous, et promptement, ou je te roue de coups.

FELLAHINE. — Vous savez qu'on ne trouve ici que du café.

PUNCH. — A boire, oui, mais à manger ?

FELLAHINE. — Des dattes fraîches, si ça peut vous faire plaisir.

PUNCH. — Very good ! Dattes fraîches ? pas mauvais du tout, mais avec du pain.

FELLAHINE. — Du pain, bon Dieu ! les Français nous avaient appris à le faire, et nous le trouvions bien bon. Mais plus de Français, plus de pain.

PULCINELLA (*intervenant*). — Les dattes fraîches, c'est délicieux avec le raki.

PUNCH. — En as-tu du raki ?

FELLAHINE. — Dieu m'en garde ! On me bâtonnerait si on en trouvait chez moi.

PUNCH. — Qui ça te bâtonnerait ?

FELLAHINE. — Le cadi.

PUNCH. — On le bâtonnera, lui aussi, si je ne trouve pas de raki, lorsque notre dahabié redescendra.

PULCINELLA (*intervenant encore*). — Signore Inglese, bisogna andare colle buone. Ces zens-là ne sont pas contents et nous sommes loin de tout poste anglais. Il pourrait nous arriver malheur.

PUNCH. — Allons donc, poltron ! m'arriver malheur ! Tout Anglais ne demande que ça en Egypte. S'il nous arrive malheur, ce sera une raison de plus pour rester.

PULCINELLA. — Tant que vous voudrez ; mais vous avez

beau être riches et puissans, ça ne ressuscite pas les morts. Si vous faites trop de *chiasso*, une balle pourrait bien partir de ce bosquet de sycomores...

PUNCH. — Et se tromper d'adresse.

PULCINELLA. — Zoustement.

PUNCH. — Ganache !

PULCINELLA. — Ze ne me suis pas çauffé toute la zournée la cervelle avec du zin, moi.

PUNCH. — Eh bien ! chauffe-la ce soir. C'est moi qui paye, c'est-à-dire, c'est la patronne. Mauricaude, un tire-bouchon ! Sais-tu ce que c'est, un tire-bouchon ?

FELLAHINE. — Oui, seigneur ; mais que voulez-vous qu'on en fasse ici ?

PUNCH. — Pas de tire-bouchon, dans un pays soumis à la noble Angleterre ! S'il n'y en a pas au retour, tu mangeras du courbach. As-tu au moins des petits verres ?

FELLAHINE. — Monseigneur, je n'en possède qu'un grand, un seul.

PUNCH. — C'est bien ; apporte-le avec le café et les dattes. (*Il tire une clef de sa poche et fait sauter le goulot de la bouteille de gin.*)

FELLAHINE (*avec le café, le verre et les dattes sur un plateau de paille*). — Vous êtes servi, seigneur.

PUNCH (*remplissant le verre de gin*). — Tiens, guenon ! Bois ça à la santé de l'Angleterre.

FELLAHINE. — Plutôt la mort, seigneur !

PUNCH. — Imbécile ! Si j'offrais ça à une fillette de London, elle boirait et en redemanderait. — A toi, Pulcinella.

PULCINELLA, *Iddio grande*. — Pas pour un empire !

PUNCH. — En voilà une autre espèce de ramolli. (*Il vide son verre.*) Voilà qui chasse les brouillards de London, et éclaircit les idées d'un bon sujet de la reine.

PIERROT (*descendant de la dahabié française*). — Le *Reis*, c'est comme ça qu'ils appellent un pilote, m'a dit, dans son

langage *sabir*, que par ici il y avait un café. C'est-y ça un café? ça y ressemble comme moi à un charbonnier. Après tout, puisqu'un pilote s'appelle un Reis, cette cahute peut bien s'appeler un café. Mais ous qu'est l'enseigne ? Y a pas à se tromper, puisqu'y a pas d'autre bastringue, dans ce pays. C'est pas riche, et c'est pas moi qui m'aurais dérangé pour ça, si c'était pas pour les beaux yeux de mamzelle Françoise. Oh ! les Anglais peuvent bien le garder tant qu'ils voudront, c'est pas moi qui leur chercherai des misères. Et ces malheureux fellahs ! Comment diable font-ils, ces satanés Anglais, pour leur faire suer de l'or ? des gens qui n'ont qu'une chemise, quand ils en ont, et qui ne la mettent que le dimanche, lequel ici est le vendredi ; et des demoiselles qui sont habillées, quand elles sont habillées, avec une ceinture de cuir. Quand je raconterai ça dans mon pays de Bolbec en Normandie, qui voudra me croire ? — Mais j'aperçois là-bas Pulcinella, le larbin de la comtesse d'Ischia, et Punch, le *footman* de mistress Plum-pudding. — Si celui-là a fait à ce caboulot l'honneur de s'y asseoir, faut qu'il y ait moyen d'étrangler un perroquet. Ah! si c'était comme ça, ça ne serait pas si bassinant, ce satané pays. (*S'adressant à la Fellahine.*) Dites donc, la belle fille, est-ce vous qui êtes le garçon ici ?

FELLAHINE. — Pour vous servir, monsieur le joli Français ; car vous êtes Français, n'est-ce pas ? Je le reconnais à votre accent.

PIERROT. — Vous êtes bien honnête, mademoiselle : pourrais-je donc vous demander la faveur d'étrangler un perroquet?

FELLAHINE. — Les perroquets, ici, il n'y en a pas même sur les arbres.

PIERROT. — Voyez donc ! moi qui m'étais laissé dire que les perroquets étaient comme qui dirait les pies de l'Egypte !... — Mais il ne s'agit pas de ceux qui volent sur les arbres. — Vous ne savez peut-être pas ce que c'est pour un Français qu'étrangler un perroquet ?

FELLAHINE. — Si bien ! Je suis née à Alexandrie et je parle français depuis que je suis au monde. Mais il m'est défendu ici de tenir des liqueurs fortes.

PIERROT (*très désappointé*). — Alorsse ?

FELLAHINE (*riant*). — Alorsse ! j'ai à vous offrir du café, des dattes fraîches, et de l'eau du Nil.

PIERROT (*galamment*). — Vous dire que j'adore tout ça, ça serait mentir, car je suis de Bolbec en Normandie, et, soit dit entre nous, je préférerais y être en ce moment à siroter un petit verre d'eau-de-vie de pommes ; mais, servi par une jolie fillette comme vous, il faudra que ça soit bien mauvais pour que ça ne passe pas.... Je vous attends, la belle enfant. (*Voyant Punch se servir une nouvelle rasade de gin.*) Un instant, la belle enfant. Vous dites que vous n'avez pas de liqueurs fortes ; mais je vois M. Punch, que je connais bien, puisque depuis trois jours nous nous suivons : ne siffle-t-il pas du gin ?

FELLAHINE (*baissant la voix*). — Ah ! vous le connaissez cet Anglais ? Il a l'air bien brutal, c'est pas comme vous.

PIERROT (*de même*). — Trop honnête, la petite. Mais puisque vous avez de l'*old Tom* pour cet Anglais, vous devez en avoir aussi pour moi.

FELLAHINE. — Hélas ! non. Je vous le répète, ça nous est défendu. Ce gin est à lui, il l'a apporté de la dahabié.

PIERROT (*tirant une pièce de cent sous de sa poche*). — Alors priez-le de m'en céder contre argent comptant. Ces Anglais sont tous marchands.

FELLAHINE. — Je n'oserais me charger de votre commission, j'en ai trop peur.

PIERROT. — Il faudra donc que je la fasse moi-même. (*Haut.*) Master Punch !

PUNCH. — Mossieu Pierrot !

PIERROT. — Vous connaissez la Normandie, n'est-ce pas ?

PUNCH. — Certainement ! c'est presque l'Angleterre.

PIERROT. — Pardon ! C'est plus beau !

PUNCH. — C'est plus beau, si vous voulez; mais où désirez-vous en venir ?

PIERROT — Un proverbe normand dit que les Normands ne boivent jamais seuls.

PUNCH. — Alors c'est pas comme les Anglais, ils boivent très bien seuls.

PIERROT. — En ce cas, me vendriez-vous un verre de votre gin ?

PUNCH (*offensé*). — Moi ! pas une goutte le dimanche.

PIERROT (*avec dédain*). — C'est bien ! Master Punch, buvez-le seul.

PUNCH. — Vous n'y êtes pas, M. Pierrot ; je vous ai dit que je ne vous en vendrais pas une goutte ; mais je vous l'offre gratis, si vous voulez boire à la santé de la vieille Angleterre.

PIERROT. — De grand cœur ! Je suis Normand, et l'Angleterre a toujours été la fortune de la Normandie.

PUNCH. — Est-ce une allusion à la bataille d'Hastings ?

PIERROT. — Ma foi, non ! On m'a bien conté ça à l'école, mais je ne m'en souviens guère. Je boirai à la santé de l'Angleterre, parce que c'est pour la Normandie une bonne pratique.

PUNCH. — Pourquoi n'êtes-vous pas toujours aussi raisonnable, M. Pierrot ?

PIERROT. — Pourquoi, Master Punch, voulez-vous tirer à vous toute la couverture ?

PUNCH. — Comme ça, vous nous trouvez de trop ici ?

PIERROT. — Oui et non ! On ne vous trouverait pas de trop, si vous vous contentiez de ce que vous avez, et si vous ne rêviez point de prendre autre chose. On dit que vous méditez un mauvais coup avec cet endormi de Pulcinella.

PULCINELLA. — Ah ! voilà que vous m'accusez maintenant, moussu Pierrot, moi, votre meilleur ami ?

PIERROT. — Mon meilleur ami ! dites donc celui de l'Allemagne.

PULCINELLA. — Moi, l'ami de l'Allemagne!... Ze la déteste, l'Allemagne.

PIERROT. — Mais vous la servez, comme vous servez Mistress Plumpudding.

PULCINELLA. — Il le faut bien quand on n'a pas de quoi manzer çez soi.

PIERROT. — Dites donc que vous avez pour unique religion d'être toujours du côté du manche de la poêle. Eh bien! l'Allemagne ne la tient plus, la poêle.

PULCINELLA. — Già! Mais Mistress Plumpudding la tient encore, la çere poêle, et la tiendra longtemps.

PIERROT. — Il me semble, tout de même, que vous avez encore maigri, signor Pulcinella, depuis que vous vous êtes brouillé avec mamzelle Françoise. Vous vous imaginiez que la cuisine était plus grasse chez Mistress Plumpudding, et vous vous êtes fourré le doigt dans l'œil. Il n'y a qu'à voir ce qu'elle fait ici. — Je vois bien ce qu'elle emporte; mais, à l'exception de ses soldats et de ses ronds-de-cuir, je ne vois pas ce qu'elle apporte.

PUNCH. — Vous voudriez peut-être que je fusse aussi innocent que vous. — Je voyage pour m'enrichir, moi, et non pas pour enrichir les autres; et quand vous serez déniaisé, M. Pierrot, vous ferez tout comme moi. — Mais je ne suis pas ici pour m'amuser, comme mamzelle Françoise. (*Il tire de sa bosse un tas de bibles et de brochures.*) Mistress Plumpudding, qui est une femme pratique, m'a chargé de placer tout cela.

PIERROT. — Je croyais que vous ne vendiez pas le dimanche.

PUNCH. — Aussi je le donne.

PIERROT. — Comment! Vous donnez, vous, mister Punch?

PUNCH. — Oui! des Bibles et des brochures maçonniques, — et c'est de l'argent bien placé.

PIERROT. — Croyez-vous que ces moricauds lisent vos Bibles?

PUNCH. — Ça, ça m'est bien égal. Mes Bibles, c'est le passeport de mes brochures maçonniques, et celles-là, ils les lisent, je vous prie de le croire, et vous vous en apercevrez avant peu.

PIERROT. — Quel effet ça leur produit-il?

PUNCH. — L'effet de faire germer dans leurs crânes atrophiés l'idée d'une nationalité arabe, laquelle ne peut que les détacher de plus en plus de la Turquie.

PIERROT. — Soit! mais ça doit leur inspirer le désir de vous mettre vous-mêmes à la porte.

PUNCH. — C'est précisément ce que nous voulons, car sans cela nous n'aurions aucune raison pour rester.

PIERROT. — Mais ne craignez-vous pas qu'un jour ils soient les plus forts?

PUNCH. — Ce sera dans tant d'années que, nous autres gens pratiques, nous ne portons pas cette éventualité en ligne de compte.... Mais je ne suis pas ici pour vous faire un cours de politique.... Mon ami Pierrot, vous êtes libre-penseur, c'est-à-dire que vous ne pensez pas du tout, et vous n'avez pu jamais vous rendre compte des avantages qu'on retire de la Bible. — Ici, boutique!

FELLAHINE. — Qu'y-a-t-il pour votre service?

PUNCH. — Porte ces imprimés à ces trois fileurs de laine.

FELLAHINE. — C'est bien inutile : ils ne savent pas lire.

PUNCH. — Porte toujours.

FELLAHINE. — Vous voulez donc les mettre en fuite?

PUNCH. — Goddam! pas de réflexion, porte. (*La fellahine porte les brochures aux trois fellahs qui s'enfuient épouvantés.*

PIERROT. — Je parie qu'ils auront pris ces papiers pour de nouvelles contributions.

FELLAHINE. — Justement.

PUNCH (*lui pressant la taille*). — Je n'en suis pas moins débarrassé de leurs sales faces de café au lait, et nous allons achever le dimanche ensemble.

FELLARINE. — Mais, seigneur, je n'ai pas douze ans.

PUNCH. — Douze ans ! mais c'est très vieux ! A Londres, les amateurs du Strand n'en veulent plus, à cet âge.

FELLAHINE. — Mais vous ne me plaisez pas.

PUNCH. — Ça m'est bien égal. Si tu me refuses, je trouverai bien un truc pour te faire bâtonner par ton cadi, car je procède toujours loyalement, moi.

FELLAHINE. — J'aime mieux en courir la chance. (*Elle glisse entre les mains de Punch et s'enfuit. Celui-ci s'élance pour la ressaisir ; au même moment, une balle, partie des sycomores, lui troue son bonnet.*)

PULCINELLA. — C'est un derviche.

PIERROT. — Je croyais qu'il n'y en avait pas ici.

PULCINELLA. — Il y en a partout.

PUNCH. — Heureusement (*faisant sauter son bonnet*). Voilà un brin de coton qui va me rapporter beaucoup de livres sterling, car je vais faire mon rapport au plus prochain commissionnaire, et vos journaux, cher Monsieur Pierrot, ne pourront pas dire que l'Egypte est pacifiée. (*Lui versant un grand verre de gin.*) A la santé de Old England !

PIERROT (*buvant*). — C'est épatant.

(*Fin du deuxième Tableau.*)

D'ORIENT A GRAND ORIENT

L'ALLIANCE FRANÇAISE ayant reçu, du gouvernement ottoman, l'accueil le plus bienveillant, « l'Orient » avait quelque raison de croire que cette Société se ferait un plaisir de se faire représenter dans une fête de famille orientale, présidée par le comte de Mas-Latrie et comptant parmi ses convives M. Jules Oppert, tous deux de l'Institut, tous deux ayant rempli de hautes missions scientifiques en Orient, où ils ont pu apprécier l'hospitalité du gouvernement Turc.

« L'Orient » croyait aussi que le GRAND-ORIENT saisirait cette occasion de prouver qu'il n'accepte pas la solidarité des attaques auxquelles on s'est livré, dans plusieurs loges françaises, contre le chef d'une nation, amie séculaire de la France, dont l'amitié est plus précieuse que jamais, à l'époque où nous vivons.

« L'Orient » ne saurait ignorer les liens qui unissent l'ALLIANCE FRANÇAISE au GRAND-ORIENT DE FRANCE, et il ne peut que déplorer cette double abstention, laquelle, tout homme de bonne foi l'avouera, n'est pas faite pour encourager le gouvernement Ottoman à persister dans la voie dont il ne s'est jamais départi jusqu'ici, car cette abstention, interprétée par les *profanes* d'Orient qui ne savent pas le désaveu occulte, est considérée comme une approbation des calomnies et des mensonges de certaines F.·. F.·.

N. NICOLAÏDÈS

UNE LEÇON AU DOCTEUR

M. Desjardins, dit de Régla, médecin empirique, qui s'est donné la mission de guérir la Turquie, par un spécifique unique de sa façon, de tous les maux qu'il grossit à la loupe, continue, dans le journal *la Presse*, sa série de consultations.

Cette fois le médecin se fait romancier; il espère par ce nouveau procédé être plus intéressant en cessant d'être ennuyeux. Peine perdue. Son hostilité contre le gouvernement Ottoman est percée à jour. C'est notre confrère de l'*Estaffette* qui va, comme vous allez le voir, le traiter de main de maître. Frottez-vous le dos, docteur, avec vos drogues les plus adoucissantes, car il va vous cuire.

La roulée, administrée par l'*Estafette*, est corsée; jugez-en :

« Il y a des gens qui éprouvent le besoin de dire toujours « la même chose, sans se soucier de l'ennui et de la lassi- « tude qu'ils sèment autour d'eux. Tel est le cas d'un auteur

« connu, écrivant dans un journal parisien, et dont tous les « articles sur la Turquie ont invariablement pour thème « l'état de l'ex-sultan Mourad. Cet auteur, disciple d'Escu- « lape, qui a respiré jadis l'air de Constantinople et du Bos- « phore, et dont la carrière médicale a été brusquement inter- « rompue par une douche administrée mal à propos, ce doc- « teur en médecine, disons-nous, a changé son titre, et il « passe maintenant pour un docteur ès-choses de la Turquie « toutes les fois qu'il lui plaît de parler d'Yldiz et des autres « résidences servant aux princes de la famille impériale.

« C'est là, incontestablement, un titre usurpé, car ce pseudo- « docteur se complaît dans une grosse erreur qui fausse « toutes ses déductions, sans parler d'informations et de détails « fantaisistes dont le lecteur parisien n'est malheureusement « pas toujours à même de relever la parfaite ineptie. Ainsi il « affirme et répète sur tous les tons que l'ex-sultan jouit de la « plénitude de ses facultés intellectuelles, quand il est bien « connu ici que ce malheureux prince est entièrement incapa- « ble de se diriger par lui-même, et qu'il a absolument besoin « d'une tutelle morale. Dans la dernière *lettre d'Orient* qu'il « a adressée comme toujours au journal parisien sans quitter « son logement de l'avenue Péreire, à Asnières, le même « auteur parle aussi du dénuement, de l'état de misère dans « lequel se trouverait son idole, tandis qu'il est avéré, au con- « traire, que l'ex-sultan est entouré de tout le confort, de « tous les soins que lui ménage une sollicitude vraiment fra- « ternelle. »

Par ce temps de printemps, le docteur qui regarde pousser les feuilles à Asnières ferait mieux de cultiver ses jardins que de bêcher la Turquie, contre laquelle il use de ses petits outils.

CANARD

(SAUCE ANGLAISE)

John-Bull a bon appétit : les quartiers de bœuf saignants font ses délices, et il lunche volontiers avec une légère tranche de jambon ; mais il ne dédaigne pas le *canard* qu'il assaisonne à une sauce qui lui est particulière.

Le *canard*, pour lui, c'est l'apéritif qui prépare son insatiable estomac à engloutir les gros morceaux. Il les choisit un peu partout. En ce moment, il le fait venir d'Arménie. Ce canard lui semble avoir des propriétés toutes spéciales, pour l'aider à mieux déguster un morceau de résistance, qui s'appelle l'Egypte.

John s'est mis à table sur les bords du Nil, et il a préparé là un copieux festin ; mais il en est à peine au premier service, et craint que des voisins mécontents ne viennent enlever la nappe. Parmi ces voisins, le plus gênant, c'est la Turquie.

Alors John s'est dit : « Faisons venir un canard d'Arménie ; pendant que la Turquie se préoccupera de la façon dont nous ferons la sauce à l'anglaise, nous préparerons le moment opportun où nous pourrons manger le gros morceau d'Egypte. Puis nous chargerons des marmitons à notre solde de découper le canard et d'en porter des morceaux dans toute l'Europe, et particulièrement en France pour que le public y goûte. »

Ce canard d'Arménie n'est pas d'espèce nouvelle : c'est toujours le même qu'on fait crier à volonté, comme le canard automatique de Vaucanson. Ce canard crie la servitude d'un peuple, tyrannisé par des maîtres cruels, battu, massacré. Ce canard, il part toujours de Londres ayant à la patte un faux billet d'expédition de Constantinople.

Il y a à Paris un ci-devant sujet Ottoman qui le recueille, et s'empresse de l'offrir à tous venants.

Mais faut-il que John et son marmiton croient la France naïve !

Soyons sérieux et raisonnons un peu :

Voici une dépêche que le *Daily-News*, journal de M. Gladstone, prétend lui être expédiée de Constantinople, qu'il fait répandre en France avec cette étiquette, et sur laquelle, naturellement, le ci-devant sujet Ottoman, qui fait métier d'insulter son ancien Souverain, s'empresse de débiter son boniment d'injures. Eh bien ! est-il admissible que le télégraphe du gouvernement Ottoman fasse passer à Londres, au journal de l'excellent M. Gladstone, des dépêches montrant la méchanceté de la Turquie à l'égard des habitants d'une de ses provinces, ou son impuissance à les secourir ? Non. Le doute même n'est possible pour personne ; la dépêche est de fabrique anglaise, et le canard arménien sort de la basse-cour de M. Gladstone.

Il faut vraiment l'outrecuidance qui caractérise la politique anglaise, pour se persuader qu'avec de pareils moyens, on détournera l'attention qui se porte sur les deux pays qu'en ce moment l'Angleterre opprime le plus : l'Egypte et l'Irlande.

En Egypte, sous le très fallacieux prétexte de maintenir l'ordre, les Anglais tiennent en tutelle un jeune Souverain, qui éprouve à leur égard un sentiment de répulsion qu'éprouve son peuple entier ; en Irlande, voici des siècles qu'une nation persécutée souffre ; des siècles qu'un peuple est opprimé dans sa foi et dans ses intérêts.

Les luttes qu'amènent entre les hommes d'une même contrée les différences d'opinions et de croyances, sont de tous les pays ; il s'en est produit en Arménie comme ailleurs. Mais si on les comparait aux soulèvements que la pression anglaise a amenés en Irlande, on verrait bien vite lequel des deux peuples mérite le plus de pitié, lequel a trouvé dans son souverain, le *Sultan*, le plus de justice, le plus de désir de faire respecter la liberté religieuse et la liberté individuelle.

M. Gladstone fera bien, dans son intérêt, de laisser les canards barboter dans sa mare, et de ne pas abuser de cette préparation culinaire, qui, si pimentée qu'il la fasse, finirait par être, en Turquie et même en Europe, d'une digestion difficile.

SCARAMOUCHE.

UN ENFANT TERRIBLE

Permettez que je vous conte une petite méchanceté enfantine et féminine éclose dans le cerveau d'une charmante fillette de l'Hellade, ce paradis des déesses, qu'Homère, voici longtemps déjà, appelait le *pays des belles femmes*.

La scène se passe dans la station balnéaire de Kustendjé, ce port tranquille où les vaisseaux dorment nonchalants sur le tapis transparent de la mer, tandis qu'au loin, le beau soleil d'été émaille de ses étincelles les flocons d'écume blanche, qui courent après les barques de pêcheurs. L'été est pour Kustendjé la saison joyeuse où les élégantes abandonnent les pays des Balkans pour ce joli coin de terre baigné par les eaux. Sa

plage est la patrie commune où se rencontrent ces races d'Orient, qui n'ont là d'autre rivalité que la beauté. On cause, on s'amuse, il y a dans l'air une vapeur de poésie ; on se sent dans cette Roumanie où une reine, nouvelle Clémence-Isaure, a transporté la Cour du *Gai-Savoir*.

Le soir, c'est d'abord comme un essaim d'abeilles qui s'agite et bourdonne gaiement, aux rayons dorés du soleil couchant; puis on se groupe, amis d'hier, oubliés demain ; on va aux salons où le piano appelle. Si je disais que l'Amour, ce dieu malin de tous les temps, a déserté l'Orient, sa première patrie, et qu'il ne voltige pas un peu d'un groupe à l'autre, on ne me croirait pas. Mieux vaut donc avouer de suite qu'il était, à Kustendjé particulièrement appelé à l'aide par Miss Low, une Anglaise voyageuse en quête d'un mari, et assez peu patriote pour désirer échanger les brouillards de la Tamise contre les pays du beau soleil.

Au milieu de ces femmes au teint vif, aux prunelles veloutées, miss Low, avec ses cheveux d'écorce de citron, ses yeux gris, sa figure longue de statue d'albâtre, faisait un contraste si étrange, qu'elle avait été remarquée, et, par suite de l'attrait qu'a la nouveauté pour cet être capricieux qui s'appelle l'homme, elle n'avait pas tardé à être entourée.

Très Anglaise sous le rapport de l'indépendance, flirtant volontiers avec des poses de rêveuse sentimentale, ce qui ne l'empêchait pas de monter à cheval avec la hardiesse d'un jockey, ayant, pour la forme, une dame de compagnie qui ne l'accompagnait jamais, riche ou du moins passant pour l'être, elle espérait avoir à sa suite des soupirants sérieux.

Quel était son âge ? On se le demandait. Sur les ciels gris que nul rayon de soleil n'éclaire, on fixe difficilement l'heure de la journée. Avait-elle 25 ans ou 35 ? Dépassait-elle même ce chiffre fatidique où s'arrête la jeunesse la plus présomptueuse? Les belles Orientales moqueuses l'affirmaient ; mais il faut avouer que miss Low avait grand air, quand elle chevauchait sur son cheval arabe, ou qu'elle errait sur la côte, un livre à la main, rêveuse et flexible comme une fée des eaux.

Lorsque miss Low était arrivée à Kustendjé, l'hôtel où elle descendit était déjà occupé en partie par une famille hellène d'origine, dont le chef, armateur et banquier, avait fait fortune en Ecosse. M. Z... était un homme de quarante ans, et sa femme, un peu plus jeune, avait gardé, malgré un léger em-

bonpoint, le pur type grec des camées antiques. Ce type, elle l'avait transmis à sa fille, une délicieuse enfant de douze ans. A cette beauté plastique celle-ci ajoutait une physionomie très vive, très mobile, et une finesse de répartie qui annonçait une intelligence très développée et un talent précoce d'observation. Sophie, comme ses parents, et mieux qu'eux encore, parlait avec la même facilité le français, l'anglais et le grec. Très choyée dans l'hôtel, elle l'était aussi sur la plage, où sa radieuse beauté l'avait fait remarquer. Parmi les hommes de tous les âges, elle était comme une petite reine ayant sa cour ; on la comblait de fleurs, de jouets, de gâteaux. Elle se laissait faire ; mais elle avait aussi ses préférences, car si, en parlant de tous, elle disait « mes amis », il y avait un baigneur que tout bas elle appelait « son bon ami ». C'était un Américain de la Louisiane, un Américain de sang français, aimant les voyages aventureux, les chasses au tigre, dans l'Inde, au lion, en Afrique, très gai, avec une nuance sentimentale ; racontant simplement, sans forfanterie, les événements de sa vie très mouvementée. Elle s'était enthousiasmée pour ses récits, et lui, la trouvant amusante et gentille, se laissait questionner, tourmenter, se faisant même enfant pour lui plaire.

Il avait avec lui un grand lévrier, dont Sophie faisait son souffre-douleur, et un superbe perroquet, très privé, très familier, confié aux soins d'un petit nègre amené du Congo. L'éducation de l'oiseau était encore à faire, c'est à peine s'il mélangeait sans suite quelques mots français et anglais à peine ébauchés. Un moment Sophie avait eu le caprice de se faire son institutrice ; mais la patience lui avait manqué.

La présence de miss Low devint peu à peu pour Sophie un chagrin ; la jalousie est de tous les âges. D'abord Miss n'avait pas daigné remarquer l'enfant ; la pâle fille d'Albion n'appréciait pas cette beauté grecque, et puis elle devint l'inséparable compagne du jeune Américain. Pourquoi ? Il y a de singuliers mystères dans les causes qui rapprochent les êtres ; mais, là, c'était, du moins du côté de l'Américain, le plaisir de rencontrer un voyageur et de revoir avec lui, par la pensée, les lieux parcourus.

L'intimité de l'Anglaise et de l'Américain fit jaser : on *potina*. Sophie écoutait et prenait en horreur sa rivale. Un jour, dans un groupe de jeunes femmes, où la jalousie pouvait bien s'être glissée aussi, elle recueillit cette phrase dédaigneusement accentuée par une Roumaine :

« Cette Anglaise a quelque philtre magique pour ensorceler M. ***, car ne vous semble-t-il pas qu'elle pourrait être sa mère ? »

Sa mère ! ce mot fut pour Sophie une révélation. La nuit, elle ne dormit pas, et songea que sa mère, à elle, lui avait dit souvent qu'elle avait vingt ans au moment de sa naissance. Alors, dans son insomnie, il lui vint à l'esprit un plan machiavélique.

Le lendemain, tout en affectant de jouer au ballon sur la plage, elle guetta le moment où elle apercevrait seul son infidèle, et sitôt qu'il parut, elle vint en courant lui apporter un coquillage.

Lui, qui ne soupçonnait pas les tortures de ce petit cœur, l'embrassa amicalement, puis, répondant à ses questions, se fit professeur d'histoire naturelle. Alors, avec une petite rouerie où se révélait déjà la femme, elle demanda si les mollusques vivaient longtemps ? A quel âge ils étaient vieux ? Puis, comme si elle suivait une association d'idées, elle ajouta : « Vous êtes jeune, vous ? »

— Oh ! moi, répondit-il gaiement, je serais très vieux si j'étais mollusque.

— Quel âge avez-vous donc ? interrogea-t-elle, câline.

— Curieuse ! reprit-il, je vais vous le dire, mais vous ne trahirez pas mon secret : j'ai trente-quatre ans.

Il ne soupçonna certes pas le calcul d'arithmétique qui se fit aussitôt dans cette petite tête, d'autant plus que, changeant brusquement la conversation, elle lui demanda :

— Voulez-vous être bien gentil ? Prêtez-moi votre perroquet, je veux lui apprendre à parler.

— Mon perroquet ! mais il est têtu comme un âne.

— Je serai patiente et lui donnerai des gâteaux.

— Soit ! Négro vous le portera aux heures de leçons.

— Non, je voudrais l'avoir chez moi ; il ne faut pas qu'il soit distrait.

— Puis-je rien vous refuser ?

— Merci ! merci !

Et elle s'enfuit, rouge de plaisir.

Le perroquet, condamné ainsi à la prison cellulaire, fut enfermé dans la chambre de Sophie. De temps en temps, son maître demandait des nouvelles de ses progrès, dont en réalité il se préoccupait fort peu.

Un mois s'écoula. Les stations balnéaires sont comme ces lanternes magiques où passent des ombres qu'on ne revoit plus et que d'autres remplacent. Il était venu des artistes, et surtout une chanteuse italienne que, chaque soir, on couvrait de bouquets.

Miss Low et l'Américain avaient-ils terminé le dernier chapitre de leurs relations de voyage? Peut-être, car il se montrait moins exact aux chevauchées matinales, mais, en revanche, très assidu au théâtre le soir. Sophie, absorbée par l'éducation du perroquet, ne prit point garde à ce changement d'habitudes, dont on s'amusait beaucoup.

Il vint, un soir de grand concert au profit des pauvres. La Diva avait promis de se faire entendre, et l'attrait du plaisir venant en aide à la charité avait fait salle comble. Sophie, l'enfant gâté, avait obtenu d'être emmenée, et, avec l'aide de l'Américain, toujours prêt à l'aider dans ses caprices, on lui avait passé la fantaisie de prendre avec elle le perroquet. N'était-il pas naturel de profiter de l'occasion pour lui donner une leçon de chant ? L'idée était originale ; on rit, et on la laissa faire.

Le concert commence. Les femmes ont fait assaut de toilettes. Miss Low est au premier rang. Elle applaudit le piano, le violon, la mandoline. Mais son dédaigneux sourire accueille la Diva. L'Américain n'était-il pas au foyer, le volage !

Le perroquet, encapuchonné comme un faucon, piétinait les genoux de Sophie, et ne paraissait pas prendre le moindre plaisir à la fête.

La toile tombe sur la fin de la première partie. Il se fait dans la salle un murmure confus de voix. Le perroquet s'ennuie, s'impatiente, se débat, très en colère, il attaque de sa griffe son capuchon, et, un peu aidé par Sophie, dégage sa tête. Alors, d'un vol lourd, il s'abat sur un rideau de fenêtre, et grimpe, aidé de son bec, sur le bâton doré qui devient son perchoir. Puis son cri rauque, qui n'a rien de musical, fait tourner vers lui toutes les têtes.

— Un artiste qui n'est pas au programme, dit gaîment une jeune femme.

Et, de tous côtés, on entend : « Chante, chante, Jacquot. »

Alors Jacquot, regardant effrontément ce public qui l'agace, crie de toute la force de son gosier :

« Miss Low is fifty four old ! »

Puis, en vrai polyglotte, il reprend en français :

« Miss Low a cinquante-quatre ans ! »

Et s'excitant, avec l'entêtement de sa race, le voilà répétant, en les alternant, la phrase anglaise et la phrase française, avec une imperturbable régularité.

Il s'est fait d'abord un silence de stupéfaction ; mais voilà qu'un fou-rire contagieux gagne tout le monde. Les femmes éclatent derrière les éventails ; les hommes étouffent en mordant leur moustache.

Miss Low avait passé par toutes les couleurs de l'arc en ciel ; son orgueil la soutient, elle reste raide, immobile, en fille de Loth changée en statue de sel.

Au foyer des artistes, on veut savoir ce qui cause cette gaîté. L'Américain vient à la porte de la salle, il entend et devine... Que faire? Revenant au foyer, il supplie qu'on frappe les trois coups réglementaires, et que l'orchestre, vite à son poste, exécute un air d'un tapage infernal.

— Soit ! lui dit la Diva ; mais vous promettez de me dire pourquoi ces rires qui vous causent cet effarement.

L'orchestre obéit à la consigne ; une marche triomphale couvre la voix du perroquet, qui, abasourdi sans doute par ce tapage, descend gravement de son perchoir et semble chercher Sophie. Mais père et mère l'ont littéralement enlevée, et lui promettent une punition exemplaire. Enfermée dans sa chambre, elle pleure, tandis que le perroquet distribue des coups de bec à un commissaire qui l'emporte pour s'assurer de son silence.

Quand la Diva reparut en scène, ce fut miss Low qui cette fois sentit son sourire moqueur ; alors, ne mettant pas en doute que l'affront qu'elle venait de subir ne fût l'œuvre de cette Italienne, de cette cabotine, elle se leva et sortit fièrement.

L'Américain passa une très mauvaise nuit. Bien qu'il fût complètement étranger à l'humiliation de miss Low, elle l'en rendait certainement complice; d'un autre côté, si enfantin que fût l'attachement de Sophie, il en était touché. Il voulait à la fois empêcher que l'enfant n'eût un chagrin à cause de lui, et adresser à miss Low des excuses qu'elle prendrait sans doute fort mal. Mais comment ? Que dire ? Car, à aucun prix il ne voulait que le petit secret de la jalousie qu'il devinait chez l'enfant, fût mêlé à cette aventure.

Un garçon d'hôtel fut son sauveur en lui apportant ce billet :

« Je pars : vous êtes un misérable bien digne d'une chanteuse. »

Son cœur se dilata ; miss Low disparaissait, et, pour elle, la Diva portait le péché.

A midi, tout Kustendjé savait la fuite de l'Anglaise. On rit; et l'on demanda grâce pour l'espiègle petite fille dont personne ne comprit la jalousie. Seulement, le soir, tandis qu'elle jouait sur la plage, la Diva s'approcha d'elle, et, l'embrassant au front, lui dit à demi-voix, avec un sourire triste :

« Poverina, poverina, que de larmes vous pleurerez quand vous serez femme ! »

Louis Tark.

AU PAYS WALLON

La Belgique est toujours en ébullition au sujet de la question électorale.

Les bourgmestres des diverses communes urbaines qui forment l'agglomération bruxelloise, d'accord avec les chefs du parti progressif, ont permis à tous les Bruxellois jouissant de leurs droits civils de procéder à un véritable plébiscite sur la question du suffrage universel.

Il n'y a dans la capitale de la Belgique que 22.000 citoyens électeurs : 115.000 Bruxellois avaient été invités à venir mettre un bulletin dans l'urne ; 60.279 votants, presque tous irréguliers, ont pris part à la manifestation ; 46.660 suffrages se sont prononcés en faveur de la proposition Janson, qui concède les droits électoraux à tous les citoyens âgés de vingt et un ans, sans distinction de capacités et d'instruction.

De nombreux groupes de manifestants ont acclamé les résultats de ce referendum.

Le total des suffrages en faveur de la proposition Janson ne représente cependant qu'un peu plus du tiers des citoyens convoqués. La Belgique intelligente et éclairée ne brûle pas

évidemment de l'ardeur de suivre jusqu'au bout la France dans la voie électorale où celle-ci a failli plus d'une fois s'engouffrer. Elle n'oublie pas que, du suffrage universel, imprudemment octroyé chez ses voisins, dès 1848, aux masses ignorantes et inexpérimentées, est sorti le triomphe des paillasses et des bandits bonapartistes au coup d'Etat de 1851 ; que le même genre de suffrage universel a fait le plébiscite de 1870, qui eut pour conséquence immédiate la guerre folle où sombra une fois de plus la grande nation ; que le même suffrage, inventé par les républicains, trop souvent naïfs, engendra en 1871 une assemblée monarchiste, qui, ne pouvant s'accorder sur le choix d'un souverain, accoucha par compensation de la République parlementaire, et des dix-sept ministères successifs dont aucun n'a décidément encore réussi à faire le bonheur de cette masse électorale dont il est issu.

Ch. Marie-Laurent.

LES BONS CAMARADES

Paillasse. — A qui rêves-tu, Pierrot ?

Pierrot. — Je rêve à Oreste et Pilade, mon bon ! des particuliers qui s'aimaient beaucoup, et qui s'aidaient entre eux. Mais zut ! il n'y en a plus.

Paillasse. — Je dis, moi, qu'il y en a encore des Orestes et des Pilades, à preuve les journalistes : ils se font la courte échelle.

Pierrot. — Tu veux dire qu'ils lèvent l'échelle après eux s'ils peuvent, pour que les autres restent au bas du mur.

Paillasse. — As-tu fini, grognard ! Va voir un peu à Constantinople, les bons petits camarades. Je viens de recevoir les journaux grecs : ouvre un peu, et tu vas voir comme ils racontent la fête donnée à Paris le 5 mars, par leur camarade « l'Orient », en l'honneur de leur Souverain, le Sultan.

PIERROT. — Passe moi les feuilles. (*Silence.*)

PAILLASSE. — Qu'est-ce que tu lis ?

PIERROT. — En première page j'apprends que le roi des Héllènes a travaillé avec son premier ministre.

PAILLASSE. — Très bien; mais qu'est-ce que cela peut faire aux sujets du Sultan !

PIERROT. — Je lis que l'influenza est en Grèce.

PAILLASSE. — C'est avantageux pour les médecins de l'Hellade.

PIERROT. — Voici maintenant un article sur l'administration de l'Université d'Athènes.

PAILLASSE. — Mais c'est un journal imprimé au Pirée que tu me lis là ?

PIERROT. — Non, c'est un journal de Constantinople, à preuve qu'il nous donne dans tous ses plus minutieux détails le menu de la succession Zapa. C'est ça qui est intéressant ! Qu'en penses-tu ?

PAILLASSE. — Je pense que tu te moques de moi : Passe-moi la feuille que je cherche. Que diable, dans ce pays ottoman, ce qui doit intéresser le plus, c'est ce qui a rapport au Sultan. Quand dans une ville comme Paris, on se réunit pour fêter son avènement, cela vaut bien la peine qu'on en parle. Quand des hommes qui appartiennent à la science, à la politique, au journalisme, affirment publiquement dans des discours leurs sympathies pour l'éminent souverain de la Turquie, c'est là, ce me semble, assez intéressant pour qu'on le dise ?

PIERROT. — Certainement ; mais... la fête parisienne a été provoquée par un Grec, un directeur de journal habitant Paris, et les bons petits camarades de Constantinople... Tu comprends que ça les embête...

PAILLASSE. — Attends ; en voici un qui donne un extrait de la Revue mondaine illustrée de Paris. Tu la connais ?

PIERROT. — Parfaitement ; je l'ai lue. Il y avait un grand compte rendu de la fête, tous les discours. Tu te souviens de celui de M. de Mas-Latrie, membre de l'Institut, de M. Ernest Leblanc, parlant au nom de la Presse, de celui de M. Georges Buisson, le président du syndicat de la Presse ?

PAILLASSE. — Parbleu ! Je parie que ce journal de Constantinople que je tiens, rappelle cette phrase qui m'est restée dans la mémoire et qui a dû faire battre le cœur des Ottomans :

« A cette fin de siècle que quelques esprits chagrins con-
« sidèrent comme une époque par-dessus tout égoïste, il est
« vraiment consolant de voir qu'il se trouve encore, de par le
« monde, quelques esprits sincères et bons, restés, malgré la dis-
« tance, fidèles à leur mère patrie et dévoués à leur Souverain ! »

Ces esprits sincères et bons, ne sont-ils pas ces sujets du Sultan, ces Orientaux aussi qui sont restés dans la mère Patrie ? Aussi, tu vas voir comme le journal de Constantinople met le discours en grosses lettres.

PIERROT. — Montre.

PAILLASSE. — Je cherche... Attends, voici..... « Le Hamman ! ». C'est bien la traduction d'un article de ce numéro de la Revue mondaine.

PIERROT. — Et après ?

PAILLASSE. — Après ?... Le bon petit camarade de Constantinople n'a trouvé que cela à reproduire.

PIERROT. — Voyons d'autres journaux encore ?

PAILLASSE. — Voici des gens écrasés, des incendies, des suicides, des mariages. Oh ! attends ! Une grosse nouvelle ! Un chien est perdu, il a un collier, le collier est volé... C'est ça qui est bien plus intéressant qu'un toast au Sultan porté par M. Leblanc proclamant l'intégrité de l'Empire ottoman ; qu'un discours de M. de Mas-Latrie résumant les bienfaits du règne de S. M. I. Abd-ul-Hamid !

PIERROT. — Que penses-tu maintenant des bons petits camarades ?

PAILLASSE. — Je pense que tu avais raison et que ce n'est certes pas d'eux que M. Buisson a parlé lorsqu'il a dit « qu'il existait, dans ce siècle d'égoïsme, des esprits sincères « et bons, fidèles à leur patrie et dévoués à leur Souverain. »

SUI-KI-RI.

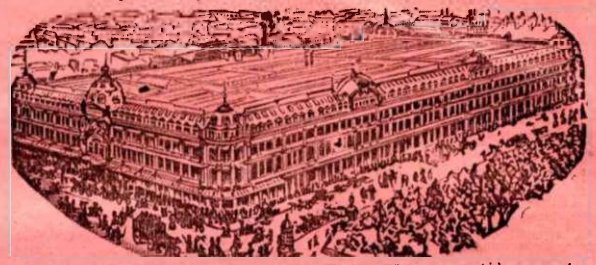
Le gérant : MESNIL.

Poitiers, typ. Leeène, Oudin et Cie.

AU BON MARCHÉ

PARIS NOUVEAUTÉS *Maison* ARISTIDE *BOUCICAUT* **PARIS**

Magasins de Nouveautés réunissant dans tous leurs articles le choix le plus complet, le plus riche et le plus élégant.



Le système de vendre tout à petit bénéfice *et* entièrement de confiance *est absolu dans les Magasins du* **BON MARCHÉ**

Le **BON MARCHÉ** expédie **franco**, ses *Catalogues* et des *Échantillons* variés de tous ses tissus, ainsi que des *Albums* de ses modèles d'*Articles confectionnés*.

La Maison du **BON MARCHÉ** possède des assortiments considérables en: Soieries, Lainages unis et de fantaisie, Toiles, Costumes, Confections, Vêtements, Chapeaux et Chaussures pour Dames, Hommes et Enfants, Bonneterie, Chemises, Trousseaux, Ameublements, Tapis, Articles de Voyage, Articles de Paris, Gants, Dentelles, etc., et il est reconnu qu'elle offre de *très grands avantages*, tant au point de vue de la **qualité** que du **bon marché réel** de toutes ses marchandises.

La Maison du **BON MARCHÉ** *fait des Expéditions dans toutes les parties du monde et correspond dans toutes les langues.*

Le **BON MARCHÉ** (***PARIS***) n'a ni **Succursale** ni **Représentant**, et prie ses Clients de se mettre en garde contre les Marchands qui se servent de son titre.

Les Magasins du **BON MARCHÉ** *sont les plus grands, les mieux agencés et les mieux organisés du monde entier*; ils renferment tout ce que l'expérience a pu produire d'utile, de commode et de confortable, et sont, à ce titre, une des **curiosités de Paris.**

HYGIÈNE DE LA BOUCHE ET DE LA GORGE

L'Indispensable des Fumeurs

EAU PARISIENNE HYGIÉNIQUE (35 médailles)

composée de plantes aromatiques *sans acide*, inoffensive pour tout l'organisme, prévient, dissipe inflammations, aphtes, boutons, abcès, ulcérations, plaques muqueuses, irritations de la bouche et de la gorge, maux de dents et des gencives, etc. Soulage instantanément.

Prix : 1 f. 25 ; 2 f. 50 ; 5 f. ; le flacon de poche, 1 f

Env. f° flacon d'essai avec notice contre 2 f. en t. ou m.-p.

Dépôt général : 12, PLACE BRÉDA, PARIS.

Sait-on bien le secret de la beauté magique
De Ninon de Lenclos ?... Cette eau hygiénique
Merveilleuse, enfermée ici dans ce flacon,
Vous l'expliquera à tous d'une claire façon.
Faites-en chaque jour pour la toilette usage,
Et vous ne paraîtrez que moitié de votre âge.

EAU PARISIENNE HYGIÉNIQUE (35 médailles)

Prix : 2 fr. 50 et 5 fr. — Env. f° contre 3 fr. et 5 fr. 50

Dépôt Général : **12, Place Bréda, Paris.**

Avec l'emploi de **L'ANTI-COR-FRANCAIS** végétal, sans acide, plus de mal aux cors, durillons, etc., ni de gêne aux pieds ; soulagement instantané. Attestations nombreuses. Envoi franco contre 2 fr. 25 cent. timbres ou mandat-poste. 12, Place Bréda, Paris.

LA TERRE PROMISE !

CRÈME SAINT-DENIS

PAR SEMERIA

Médaillé et Membre du Jury dans divers Concours régionaux et Expositions.

D 33, avenue de la Gare, à Nice.

Employée par plusieurs membres du corps médical et des conseils d'hygiène ; souveraine pour soulager et faire disparaître affections rhumatismales, nerveuses goutteuses, plaies, enflures, douleurs et infirmités, même réputées incurables, sur toutes les parties du corps ; dénoue et étend les nerfs ; régénère la chevelure, détruit les pellicules les boutons, les glandes sudoripares, les fatigues, les microbes qui se forment sur les plaies et dans les plis de la peau des personnes âgées, très efficace contre l'influenza ou ses suites ; parfume, assouplit, déride et veloute la peau.

Prix du flacon. . . . 4 »
Demi-flacon. . . . 2 »

Notice avec instruction sur le mode d'emploi, et attestations nombreuses de médecins et pharmaciens légalisées à la mairie de Nice

---

Pension de famille

française tout particulièrement recommandée aux Dames. Très confortable, cuisine à la française Salons de lecture et de conversation. A proximité du Corso, de la Place d'Espagne, de la Piazza Colonna et de la poste.

Chambres au midi. Ascenseur. Prix modérés.

Mme ESTIGNARD propriétaire (successeur de Mme Lavigne). Ci-devant Via Mercede, actuellement Via del Tritone, 36, Palais de la Banque de Rome, à Rome.

Photographie

Abdullah frères, photographes de S. M. I. le Sultan, Gra d'-Rue de Péra, vis-à-vis de l'Hôtel d'Angleterre — Grande collection de vues de Constantinople, du Bosphore et des monuments remarquables de la Capitale. — Seuls privilégiés de S. M. I. le Sultan pour la vente des photographies de la Cérémonie de Sélamlik et des vues intérieures des palais impériaux. — Vues de Brousse.

SPECTACLES DIVERS

Concert Parisien, 8 h. 1/2. — Yvette Guilbert.

Eden-Concert, 8 h. — Spectacle varié.

Eldorado, 8 h. 1/2. — « Dans cent ans. »

Scala, 8 h. 1/2. — Cambriolons.

Moulin-Rouge, — Tous les soirs, 8 heures, spectacle, concert, bal. Mardis mercredis, vendredis et samedis, fêtes de nuit. Dimanches et fêtes à 2 heures matinée dansante, kermesse

Casino de Paris. 16, rue de Clichy, 8 h 1/2. — Spectacle, Concert et Bal.

Nouveau Cirque, 8 h. 1/2. — Papa Chrysanthème, fantaisie japonaise et nautique. — Exercices équestres. — Mercredis, Jeudis, Dimanches et Fêtes: matinées à 2 h. 1/2.

Cirque d'Hiver, 8 h. 1/2. — Les 150 rats de Donroff. — Matinées dimanches et jeudis à 2 h. 1/2

Folies-Bergère, 8 h. 1/2. — Miss Loïe Fuller, créatrice de la danse serpentine. — Dimanches et Fêtes, Matinée à 2 h. 1/2.

Ba-Ta-Clan, 8 h. 1/2, 50, Boulevard Voltaire. — Paulus.

Pôle-Nord, 18, rue de Clichy. — Patinage perpétuel, sur vraie glace. Ouvert de 8 h. du matin à minuit.

Concert de la Pépinière, 9, rue de la Pépinière, en face la Gare Saint-Lazare. Tous les soirs à 8 heures, spectacles variés. MM. les militaires de tous grades paieront demi-place.

Musée Grévin. — L'Escadre du Nord à Cronstadt. — Coulisses de l'Opéra.

Théâtre Robert Houdin. — 8 h. 1/2. — Prestidigitation. — Le Charlatan. — La source enchantée. — Le Daï-Kang, énigme mongole. Matinées Dimanches et Fêtes à 2 h. 1/2.

Jardin d'acclimatation. — Tous les jours. — Concert le Jeudi et le Dimanche.

Elysée Montmartre. — Bal jeudis, samedis. — Mardis, dimanches bal masqué. Dimanches et fêtes matinée à 2 heures. Lundis, vendredis, salle mise à la dispositions pour bals de sociétés.

Un des rendez-vous les plus agréables de CONSTANTINOPLE, surtout pour les habitants du *Phanar* et des quartiers avoisinants, aussi bien que les Touristes européens qui visitent les monuments situés dans cette partie de la ville, c'est sans contredit le

CAFÉ-RESTAURANT

DE

KIL-BOURNOU

Près de l'échelle du PHANAR.

Bien aéré, ayant une vue splendide sur la CORNE-D'OR, cet établissement ne laisse rien à désirer tant au point de vue de la société qui le fréquente que des soins très délicats dont elle est l'objet. Service irréprochable, consommations de premier ordre.